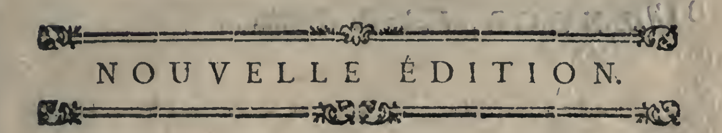
Piron, Alexis
La métromanie



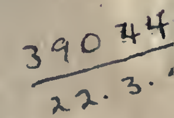
LA MÉTROMANIE, OU LE POETE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR MONSIEUR PIRON.



NOUVELLE ÉDITION.

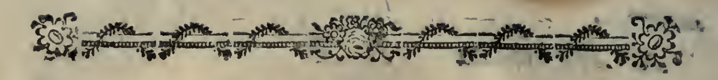




A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaife.

M. DCC. LXXXV.



ACTEURS.

DAMIS, *Poëte.*

Mr. BALIVEAU, *Oncle de Damis.*

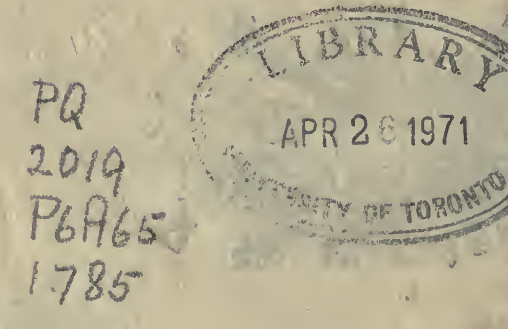
LUCILE.

Mr. FRANCALEU, *Pere de Lucile.*

DORANTE, *Amant de Lucile.*

LISETTE.

MONDOR, *Valet de Damis.*



La Scene est chez M. Francaleu, dans les Jardins d'une Maison de Campagne, aux environs de Paris.



LA MÉTROMANIE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maiſon des champs me paroît un bon gîte,
Je voudrois bien ne pas en décamper ſi vîte,
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes ſont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez monſieur Francaleu.

LISETTE.

C'eſt ici.

MONDOR.

Ne joue-t-on pas chez vous la Comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui ſort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en feroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ſes habits, ſon état, ſa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à peindre ! Non.
Car ſelon la penſée où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face à chaque inſtant s'élargit ou s'allonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès ;
D'état, il n'en a point, n'y n'en aura jamais.
C'eſt un homme iſolé qui vit en volontaire ;
Qui n'eſt Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire ;
Qui va, vient, veille, ſue, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.
Au ſurplus, raſſemblant dans ſa ſeule perſonne,
Pluſieurs originaux qu'au Théâtre on nous donne ;
Miſantrope, Étourdi, Complaiſant, Glorieux,
Diſtrait... Ce dernier-ci le déſigne le mieux :
Tenez, s'il eſt ici, je gage mes oreilles,
Qu'il eſt dans quelque allée à bâiller aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha ha qui l'attend ;
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Mais... mais je m'oriente au portrait que vous faites.
N'eſt-ce pas de ces gens que l'on nomme Poëtes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'eſt lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Qui donc ?

LISETTE.

Le perſonnage en tout reſſemble au tien ;
Sinon que ce n'eſt pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, & montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche : il eſt à rêver là-bas, dans ces boſquets.
Mais vas-y ſeul : on vient, & je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah ! Lisette, ah ! ma belle !
Que je t'embrasse : hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ;
Félicite-moi donc ! quel plaisir ! l'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !
De la chose avant moi tu dois être avertie ;
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvoit, songez donc où vous êtes ?
Y pensez-vous d'oser venir comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre pere en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin, ni de près !
Je vois le parc ouvert ; j'entre...

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manege,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sai trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh, je le sai bien, moi ! mon pere m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfans ; je suis opiniâtre :
Je le veux. Qu'il le veuille, autrement (j'ai des mœurs.)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce ;
Le pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeller ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grace : & laisse-là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul avoir un pere ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

Moi je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le Vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse-là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois; c'est une nonchalante,
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente:
De l'amour d'elle-même éprise uniquement ;
Incapable en cela d'aucun attachement,
Une idole du Nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et sans agir, sentir, craindre ni desirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle, avoir une intrigue ?
Y pensez-vous, Monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperduement ces vers passionnés,
Que votre ami compose, & que vous nous donnez,
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,
Que ces vers sont de vous, & qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ! mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai, mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encor à savoir que je l'aime !
Que ne profitons-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître :
Et mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non, vous auriez tout gâté ;
L'indifférence incline à la sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choses ;
De l'empire amoureux lui déplier les roses ;
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise en lisant vos vers, je la vois tressaillir.
Sur-tout, quand un amour, qui n'est plus guere en vogue,
Y brille sous le titre ou d'Idille ou d'Églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
Des Bergers figurans quelques danses légeres,
Où tout le jour assis aux pieds de leurs Bergeres.
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ses visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une Églogue aussi qu'on lui prépare encore ;

Damis se leve exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis !

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas ;
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui, son talent chez nous, lui donne aussi l'entrée ;
Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, & presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons-là son Églogue.

DORANTE.

Ah ! soit ; je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt, tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur Francaleu ne vous connoît pas ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille,
Le pere qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du Théâtre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques Acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, & je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour rendez-vous nécessaire,
Il s'agit de cela maintenant : après quoi...

DORANTE.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout-à-l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine :
J'ai fabriqué pour vous bien des vers jusqu'ici ;
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Églogue ? Elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vîte !

DAMIS.

Oh ! mais, faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble & du tendre?

DORANTE, *perdant patience.*

Non du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Hé, j'en jugerois mal!

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS *lit.*

DAPHNIS & L'ECHO, Dialogue.

DORANTE, *à part.*

Daphnis! Au diable soient l'Écho, l'Homme & l'Églogue!

DAMIS, *récite d'un ton composé.*

Écho que je retrouve en ce boccage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho, paix, dis-je! une bonne fois, paix.
Sinon....

DAMIS.

Comment, Monsieur! quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode, Épître, Cantate?

DORANTE.

Ahi!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Hé bien?

DAMIS.

Portrait, Sonnet, Bouquet, Triolet, Ballet?

DORANTE.

Rien!
Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose: alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté qu'en ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie ;
Le cœur d'un vrai Poëte est prompt à s'allumer,
Et on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, *à part.*

Je le crois mon rival. (*haut.*) Quelle est votre Bergere?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystere ;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *bas.*

Ah! c'est Lucile. (*haut.*) Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-là.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il? (*à part.*) Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *bas.*

C'est elle. (*haut.*) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, *bas.*

De son goût pour les vers! Mon infortune est sure ;
Mais n'importe : feignons & poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? d'où vient cet *à parte?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez ; me voilà prêt : que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu ;
Je me sens du talent, & je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami, ce titre suffira.

Écoutez ſeulement les vers qu'il vous lira.
C'eſt un fort galant homme, excellent caractere,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon pere;
Mais à l'humanité, ſi parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible on paya le tribut.
Le ſien eſt de vouloir rimer malgré Minerve,
De s'être, en cheveux gris, aviſé de ſa verve;
Si l'on peut nommer verve, une démangeaiſon
Qui fait honte à la rime autant qu'à la raiſon.
Et malheureuſement ce qui vicie, abonde;
Du torrent de ſes vers, ſans ceſſe il nous inonde;
Le premier il en raille, & ſouvent s'avilit;
Grimace! l'Auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils faſſent rire, & pour peu qu'on en rie,
Le poignard ſur la gorge en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paye, en l'aſſommant.

DORANTE.

Oh! je ſuis patient; je veux laſſer votre homme,
Et que de l'encenſoir, ſe ſoit moi qui l'aſſomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe écraſé ſous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raiſons que je tais;
Et je m'y plairois fort ſans ſa muſe funeſte,
Dont le poiſon maudit nous glace & nous empeſte.
Heureux quand mon eſprit vole à ſa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps m'en friſſonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

Mr. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Peste ſoit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma piece au diable & mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs: l'amant, l'oncle, le pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un a la fievre, l'autre un rhume, & l'autre eſt mort,
C'eſt bien prendre ſon temps.

DAMIS.

Vraiment, ils ont grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille:
A grand frais je convoque, amis, parens, famille;
J'aſſemble un auditoire & nombreux & galant;
Et nous fermons. Le trait n'eſt il pas régalant?

DAMIS, *froidement.*

Certes les trois ſujets étoient bons; c'eſt dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle ſérénité! ſavez-vous que j'enrage,
Que j'enrage encor plus, ſi l'on n'enrage auſſi?

DAMIS.

C'eſt que je vois, Monſieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'eſt pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront ſans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*
Mon ami s'en acquitte à ravir.
DORANTE, *à M. Francaleu.*
Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.
M. FRANCALEU, *à Damis.*
Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.
DAMIS.
Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.
M. FRANCALEU.
Mais il s'agit ici d'un amant maltraité,
Et peut-être, Monsieur ne l'a jamais été ;
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.
DAMIS, *avec un rire malin.*
Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modélé sur lui.
Le pauvre garçon meurt ! meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.
DORANTE, *outré.*
Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens en effet toute mon infortune.
M. FRANCALEU.
Bon, tant mieux ! vous voilà selon notre desir.
Venez, & croyez-moi, vous aurez du plaisir.
(Il sort avec Dorante.)
DAMIS, *seul.*
J'ai beau le voir partir : je ne m'en crois pas quitte :
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & sauf, une fois, j'échappe à ce bourreau.
M. FRANCALEU, *revenant vers Damis, comme pour lui confier un secret bien important.*
Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une piece en six Actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop exactes :
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens. *(Il s'en retourne.)*

SCENE V.

DAMIS, *seul.*
ET je n'armerois pas contre ce guet-à-pens ?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a dévancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé ;
Il est temps que la vue & l'acheve & le serre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*
AH ! grace au Ciel, enfin je vous déterre !
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers,
Et de Paris cent fois j'ai vu tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime & lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.
DAMIS, *à part, en resserrant la lettre qu'il a lue.*
Oh, oh ! bon gré, mal gré ; voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez-donc, Monsieur ; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour....

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être ;
Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître ;
Et dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute ; comment donc aurois-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes Confreres.
Sous leur nom véritable, ils ne s'illustrent gueres,
Et parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun,
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc ?...

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée ? oui-dà ! N'ayant sous l'horizon,
Ni feu, ni lieu qui puisse allonger votre nom ;
Et ne possédant rien sous la voute céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrein,
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t-il bien.
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps ici bas souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche & disposer de soi ?
Les gens de mon espece ont le destin des Belles.
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente, & dupe du manege,
Je sers de passeport au fat qui me protege.
On tenoit table encor : on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens, j'entre en verve, & le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres :
J'ai le vol si rapide & si prodigieux,
Qu'à me suivre on se perd après moi dans les Cieux ;
Et c'est-là qu'à grands cris je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir à coup sûr tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage & commode & pompeux
Me roule en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante & bois. Le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance ! soit. Mais vous ne savez pas ?

DAMIS.

Hé quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse....

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire !

MONDOR.

Ah ! quelle indifférence !
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?
Un oncle riche & vieux dont votre sort dépend ;
Qui du bien qu'il vous veut, sans cesse se répent,
Prétendant sur son goût régler votre genie,
De vos diables de vers détestant la manie,
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.
Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà, que vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *Licences Poétiques.*
Ah ! Monsieur, redoutez son indignation !
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon.

DAMIS.

Digne du sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon, de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des fornettes ?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les payez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs, & moi tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai sur les bras.

C'est moi qui les écoute & qui les congédie.
Je suis las de jouer pour vous la comédie ;
De vous céler, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encor avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
Que ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste ;
Que leur cour vous talonne & vous suive à la piste ;
Tirez-vous-en vous seul ; & voyons une fois....

DAMIS, *lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu ?

MONDOR, *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous pensez rire.

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Ho bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR.

Les payerez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR

Avec quelle monnoie ?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au Répétiteur ?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma Lingere, à l'Hôte, au Perruquier ?

MONDOR

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A la pension ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, *reculant avec de profondes révérences.*

Monsieur....

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle...

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience ?

MONDOR.

Oui, je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zele... a, manque de... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins. Il n'importe.
Ça partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix ?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille :
Je concourrai par-tout ; par-tout ferai merveille...

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris payera donc le loyer ;
Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier ;
Marseille, la lingere ; & le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux, j'emporte les suffrages ?

MONDOR.

Nous ne doutons de rien. Et, sur un fond meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'auberge & le tailleur ?

DAMIS.

Sans doute ; & sur un fonds de la plus noble espece.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma piece.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue ; en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas.
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable.
Rare, célebre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
(*A Mondor, qui s'en va.*)
Demain... Où vas-tu donc, Mondor ?

MONDOR.

Chercher un Maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout-à-coup, suis je indigne de l'être ?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi tu n'es pas sage : eh quoi ! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? Au moment des récoltes.
Car enfin, rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi.)
Rassemblons, en un point de précision sure,
L'état de ma fortune & présente & future.
De tes gages déjà le paiement est certain ;
Ce soir une partie, & l'autre après demain.
Je réussis, j'épouse une femme savante ;
Vois le bel avenir qui delà se présente :
Vois naître tour-à-tour de nos feux triomphans,
Des pieces de Théâtre, & de rares enfans.
Les aiglons généreux & dignes de leurs races,
A peine encor éclos voleront sur nos traces.
Ayons en trois. Léguons le Comique au premier,
Le Tragique au second, le Lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux la Scene est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Épopée,
Et mon épouse & moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-Poëme, elle, que son Roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule ;
Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule :
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le Théâtre & la Presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme.
Mais un cou de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une piece affichée ; une autre dans la tête ;
Une où je joue : une autre à lire toute prête.
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Peut-être un héritage & bien du temps perdu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire, enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau.
Embrassons-nous encor, & que tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date :
Convenez que pendant l'intervalle écoulé,
La Parque à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive ?
Pour moi, je suis de tout, Joueur, Amant, Convive.
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

M. BALIVEAU

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers !

M. FRANCALEU.

Pas tout à-fait comme eux : car je les fais sans peine.
Aussi me traitent ils de Poëte à la douzaine ;
Mais en dépit d'eux tous, ma Muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le Lecteur,
De tel qui m'a raillé, fait mon admirateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis ; bonne lecture !
Lisez celui du mois, vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse,
Jusques-là qu'il me nomme une dixieme Muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai par un Sonnet ripossté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable,
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous Poëte ! Hé bon Dieu, depuis quand ? Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantieme.
Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva,
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante & tout rie.
L'âge avance, & le goût avec l'âge varie ;
Je ne saurois fixer le temps ni les desirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Nous jouons une piece aujourd'hui très-plaisante.
J'en suis l'Auteur : elle a pour titre, l'indolente :
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi, j'ai quelqu'affaire en tête,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encor ?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait par ses écarts mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence ;
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte ?)

Il eſt depuis cinq ans à Paris de bon compte.
J'arrive : je le trouve encor au premier pas.
Vagabond, dérangé, ſans ce qu'on ne fait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me ſeconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connoiſſant perſonne, & vous ſachant ici,
Je venois.... M. FRANCALEU.
Vous aurez cet ordre.
M. BALIVEAU.
Grand merci.
M. FRANCALEU.
Mais plaiſir pour plaiſir.
M. BALIVEAU.
Pour vous que puis-je faire ?
M. FRANCALEU.
Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.
M. BALIVEAU.
Un rôle, à moi !
M. FRANCALEU.
Sans doute, à vous.
M. BALIVEAU.
C'eſt tout de bon ?
M. FRANCALEU.
Oui : n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?
M. BALIVEAU.
Soit ; mais...
M. FRANCALEU.
Vous en avez les dehors ?
M. BALIVEAU.
Je l'avoue.
M. FRANCALEU.
Aſſez l'humeur ?
M. BALIVEAU.
Que trop.
M. FRANCALEU.
Et tant ſoit peu la moue ?
M. BALIVEAU.
Avec raiſon.
M. FRANCALEU.
Et puis le rôle n'eſt pas fort.
M. BALIVEAU.
Tel qu'il ſoit, j'y répugne.
M. FRANCALEU.
Il faut faire un effort.
M. BALIVEAU.
Hé fi ! que dira-t-on ?
M. FRANCALEU.
Que voulez-vous qu'on diſe ?
M. BALIVEAU.
Un Capitoul !
M. FRANCALEU.
Hé bien ?
M. BALIVEAU.
La gravité !
M. FRANCALEU.
Sottiſe.
M. BALIVEAU.
Ma nobleſſe d'ailleurs !
M. FRANCALEU.
Vous n'êtes pas connu ?
M. BALIVEAU.
D'accord.
M. FRANCALEU, *lui donnant le rôle.*
Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.
Quoi ! je ferois venu....
M. FRANCALEU.
Pour recevoir ensemble & rendre un bon office !
M. BALIVEAU.
Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paira donc....
M. FRANCALEU.
Oui, oui, j'en suis garant ;
Demain l'on vous le coffre au fauxbourg Saint-Laurent.
M. BALIVEAU.
Il faudra commencer par savoir où le prendre.
M. FRANCALEU.
Dans son lit.
M. BALIVEAU.
C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.
M. FRANCALEU.
On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.
M. BALIVEAU.
Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là gesticulant & braillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALU.
Moi, je fais l'oncle ; & toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle, & tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux,
Tâche à la copier, tu ne peux faire mieux ;
Le modele est parfait.
LISETTE.
N'en soyez pas en peine ;
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille, j'aurai son geste & son maintien ;
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monsieur, excusez ; mais vous & votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.
M. FRANCALEU.
L'indolence en effet laisse tout ignorer ;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?
Le danger vole autour de la simple colombe ;
Et sans lumiere, enfin, le moyen qu'on ne tombe ?
Tu feras donc fort bien de la moriginer.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite ;
Le penchant satisfait répond de la conduite,
C'est contre le torrent du siecle intéressé ;
Mais me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle & que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse,
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse :
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je crois,

Ne refuſera pas de s'allier à moi ;
Ma fille eſt riche & belle. En un mot je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte perſonne.

LISETTE.

Pas même le Poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'eſt lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reſte,
J'aurai fait un heureux ; c'eſt paſſe-temps céleſte :
Favoriſant ainſi l'honnête-homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

C'eſt que ſon choix pourroit tomber très-bien
Sur tel, qui, ſur un autre, auroit fixé le ſien ;
Et pour lors il ſeroit moins aiſé qu'on ne penſe,
De ramener ſon cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *ſans voir Dorante.*

Tu parles juſte. Auſſi ai-je pris ſoin de ſavoir
L'hiſtoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle :
La ſavez-vous. (*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il eſt fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-poſitivement ſongez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours, tout de ce pas, tu peux en être ſure ;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laiſſer un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *ſe préſentant devant Liſette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non : j'écoute, j'admire, & je me tais ; courage.

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment inſtallé.

LISETTE.

Inſtallé ? tout des mieux, j'en réponds.

DORANTE.
Quelle audace !
Quoi ! tu peux, ſans rougir, me regarder en face !

LISETTE.
Pourquoi donc, s'il vous plaît, baiſſerois-je les yeux ?

DORANTE.
Après l'excluſion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.
Hé ! c'eſt le coup de maître !

DORANTE.
Il eſt bon là !

LISETTE.
Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.
Quoi ! tu me feras voir....

LISETTE.
Oh ! qui va rondement,
Ne daigne pas entrer en éclairciſſement.

DORANTE.
Je n'en demande plus, ma perte étoit jurée ;
Je trouve en mon chemin Monſieur de l'Empirée.
Il aime, il a ſu plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois ſeulement quel étoit ſon appui.
Mais ſans voir ta Maîtreſſe, il oſoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'oſois rien dire ;
Et ta bouche infidelle, ouverte en ſa faveur,
Des vers que j'empruntois, le déclaroit l'Auteur.

LISETTE.
Vous croyez que je ſers le Poëte ?

DORANTE.
Oui perfide !

LISETTE.
Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
Pauvre cervelle ! Ainſi je l'ai donc bien ſervi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez ſuivi ;
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je ſonge à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand enfin... allez, je ne ſais qui me tient...

DORANTE.
Mais cette excluſion, que veux-tu que j'en penſe ?

LISETTE.
Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.
Encore, à quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.
A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel eſt le cœur humain, ſur-tout celui des femmes ;
Un aſcendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.
Mais ſi cet aſcendant ſe taiſoit dans Lucile ?

LISETTE.
Oh que non ! l'indolence eſt toujours indocile ;
Et telle qu'eſt la ſienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété ſeule peut l'émouvoir.
Ce n'eſt pas même aſſez des défenſes du pere,
Si je ne les ſeconde en duegne ſévere.

DORANTE.
Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.
Défenſe encor d'oſer lui parler avant moi.

DORANTE.
Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience !
LISETTE.
Dans un quart-d'heure, au plus, je vous livre audience.
DORANTE.
Dans un quart-d'heure ?
LISETTE.
Au plus. Promenez-vous là-bas ;
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez-donc, laissez-nous.
DORANTE.
Quel supplice !
LISETTE.
Desirez-vous ou non qu'on vous rende service ?
DORANTE.
L'éviter ?
LISETTE.
Ou tout perdre.
DORANTE.
Ah ! que c'est à regret !

(Il fait des révérences à Lusile, qui les lui rend. Il les réitere jusqu'à ce que par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.)

SCENE V.
LUCILE, LISETTE.

LISETTE.
Voila, Mademoiselle, un Cavalier bien fait.
LUCILE.
J'y prends peu garde.
LISETTE.
Aimable, autant qu'on le peut être.
LUCILE.
Tu le dis, je le crois.
LISETTE.
Vous semblez le connoître.
LUCILE.
Je l'ai vu quelquefois au parloir.
LISETTE.
Sans plaisir.
LUCILE.
Ni chagrin.
LISETTE.
Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.
LUCILE.
La multitude augmente en moi l'indifférence :
Je hais de ces galans le concours importun,
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.
LISETTE.
Quoi ! sans yeux pour eux tous, on vous fera dédire ?
LUCILE.
Si j'en ai, ce sera pour un seul.
LISETTE.
C'est-à-dire,
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait ?
LUCILE.
Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon pere le désigne, il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je fais le devoir d'un enfant :

Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non !

LUCILE.

Mais, devoit-il, sachant mon caractere,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austere ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ?
Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'honneur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber ;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la piece.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité !

LISETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi !

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Quoi, Lisette, c'est là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez toute chose à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et sure de l'aveu d'un pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu,
Témoigne aussi combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi ! ces vers que je lis, que je relis sans cesse....

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! quelle délicatesse !
De plaisirs & de jeux, quel mêlange amusant !
Que sous des traits si doux, l'amour est séduisant !
L'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque belle ;
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut,

Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre ! mais j'y songe ; & si c'étoit la vôtre ?
Vous riez : & moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous, j'ouvre à la fin les yeux.
Oui, je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin ;
Monsieur de l'Empirée approche un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée,
Et mon ame jamais ne fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon ! ce préliminaire est je crois suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici ? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non ; tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah, tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du pere est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE.

La belle avance !

MONDOR.

Écoute.

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le temps.
(*Lisette s'échappe, & Mondor la suit.*)

SCENE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue ! oui, céleste Bretonne,
Possédez seule un cœur que je vous abandonne !
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, & volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans, l'on vous le donne beau,

Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma Piece est applaudie
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.
Vous eutes un esprit que la France admira,
J'en eus un qui vous plut, l'univers le saura.

(*Il donne à Mondor du livre par le nez.*)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit-là, dis?

MONDOR.

Mauglebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Hé bien, raille, blâme, conteste!
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouir,
Je ne me repaissois que de vaines chimeres.

MONDOR.

Votre bonheur tout franc ne se devinoit gueres.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma Muse, elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eutes jamais. J'ai des bons yeux peut-être.
Un valet peut tout voir, voit tout, & fait son maître;
Comme à l'Observatoire, un Savant fait les Cieux;
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même, ami! vas, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe, autant que l'existence;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage:
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et de grace, en françois, mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Élégance, fraîcheur, & beauté sans pareille;
Taille de Nymphe...

MONDOR.

Après! je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'eſt de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainſi faite ?

MONDOR.

La peſte !

DAMIS.

Auſſi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu, je le crois bien ; puiſqu'il n'exiſtoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur !

DAMIS.

A la folie.

MONDOR

Une maîtreſſe en l'air, & qui n'eut jamais vie ?

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même eſt moins ſatisfaiſante.
Sous une même forme elle ſe repréſente.
Mais une Iris en l'air, en prend mille en un jour.
La mienne étoit Bergere & Nymphe tour-à-tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve ;
Et comme tu crois bien, fidele à toute épreuve.

MONDOR.

Monſieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raiſons ?

MONDOR.

C'eſt qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maiſons.

DAMIS.

Cet amour, il eſt vrai, me parut un peu vuide,
Et je ne pus tenir à l'appas du ſolide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci ſous le nom d'Uranie.
Ah ! que j'ai bien pour elle exercé mon génie !
Et que tendres vers conſacrent ce beau nom !

MONDOR

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naiſſance & le rang de la Dame,
Renfermoient dans mon cœur le ſecret de ma flamme ;
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu ?
Elle-même elle étoit aimée à ſon inſu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de ſi légere eſpece,
Pourroit prendre ſon vol bien par-delà l'ALTESSE.

DAMIS.

N'en doute pas, & même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous ſentons, que fait ce que nous ſommes ?
L'aſtre du jour ſe leve, il luit pour tous les hommes ;
Et le plaiſir commun que répand ſa clarté,
Repréſente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous eſt bon, rien ne vous importune,

Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte un jaloux ne vous craindra jamais.
Et vos rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! à l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore,
Je rêvois son image, & mon esprit l'adore.
Pour la derniere fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union étoit belle; & que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis, l'équité la dépose.
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers, & cela vous suffit.

DAMIS.

Ajoute qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS, *souriant.*

Les ducats!

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme?

MONDOR.

Oui, Monsieur, si vous êtes son gendre;
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravague-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voici-t-il pas encor un qui-pro-quo!
De qui parlez-vous donc, Monsieur?

DAMIS.

D'une SAPHO;
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illustre DESHOULIERES.
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...?

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci ; l'espérance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers,
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers :
Elle a douze fois l'an, réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vu ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez !

DAMIS.

Sans doute : pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi ; tu m'excedes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

J'en suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intriguant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le Messager des Dieux ; lui-même : le Mercure.

MONDOR.

Oh, oh ! bel entrepôt vraiment pour coquetter !

DAMIS.

Tiens, lis, dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *lit.*

SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles.

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;
Et vois bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec !
Pégase soit rétif & l'Hypocrene à sec ;
Si ma Lyre de myrthe & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hymenée.

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage, auroit tort.
Mais prenez un conseil, votre esprit s'extenue,
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, & voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Moliere, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent & plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, & que l'on ne voit pas.
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme,

Déjà dans mon cerveau roule une épithalame,
Que devant qu'il soit peu je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure en paiement du sonnet.
Muse ! évertuons-nous, ayons les yeux sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse ;
Cherche en la contemplant matiere à tes crayons,
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible & touchante !
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.
(*Il va s'asseoir à l'écart.*)

MONDOR, *seul.*

Quelle tête ! il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, *à l'écart & sans être vu.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens,
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, Madame ; à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez qui j'aime, & réparez l'erreur
D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah ! si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi.

LUCILE.

Mais, Monsieur, sur ce point qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire !
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis !

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu, rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur ?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
Je l'avoue, & pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *appercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Hé ! c'est Monsieur de l'Empirée !
Lisons les lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence ;
Il s'agit d'une Idile, où j'ai quelque intérêt,
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs ces Poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,

Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux ?
Madame, je vous prête une oreille attentive,
Rien ne me plaira tant. Lisez : & s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

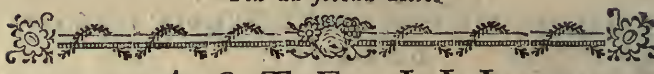
Votre façon d'écrire élégante & fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où loin des importuns nous puissions lire en paix.

(Damis lui donne la main, qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentoit aussi la sienne.)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie ?
Voyons. Il faut de près, que je les étudie ;
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul, & ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

(Il les ouvre.)

ÉPITHALAME. Ah, ah ! J'en reconnois le maître !
J'y pourrois bien aussi déveloper un traître....
Lisons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe ? Ai-je trahi vos feux ?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux ?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile ;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Hé bien ? Quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah, qu'elle est ravissante ! & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête !
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois. Mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout pénetre en elle ;
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble....

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé ; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ? qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de vous :*
Je voudrois que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu,
Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu :
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ;
Elle m'a répondu : (Dirai-je avec douceur ?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'Idile,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille,

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'Idile en sa présence ;
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit :
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
Le serois-je en effet ! seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joueroient-ils tous deux ? me jouerois-tu toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons ! rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur !
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, & qu'elle me le croie,
Où donc est encor-là le grand sujet de joie ?
Je jouis d'une erreur, & j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité ;
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime,
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh ! Monsieur, y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
Mais il est mon rival, & mon rival heureux.
De Lucile sans cesse il contemple les charmes ;
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes :
A l'estime du pere, il a le plus de part ;
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue !
Réponds.

LISETTE.

Tout doucement, vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir, (en les feuilletant bien,)
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

M'ÉPIER ! doucement, ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah ! c'est peu d'être injuste, il ose être importun !
Aux trousses du fâcheux, je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant affaire
Avec ce Cavalier, qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous,
Certaine Tragédie en six Actes de vous,
Que l'on dit fort plaisante, & qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté,
De caustique & de fat, joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose à son tire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Hé bien, bien double joie en ce cas pour le nôtre !
Je mortifierai l'un, je satisferai l'autre ;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût,
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, & veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez-là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille !

M. FRANCALEU.

Et, pourquoi donc si-tôt !

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, moi....

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

Ah, c'eſt vous ! Comment va la mémoire ?

M. BALIVEAU. Ma foi !

Quelques raiſonnemens que votre goût m'oppoſe,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expoſe.
Pour s'y réſoudre, il faut à cet original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin, mon rôle eſt ſu : voyons, que faut-il faire ?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je ſonge à votre affaire.
Cependant ſoyez gai, débutez ſeulement,
Et vous ſerez bientôt de notre ſentiment.
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulilles ;
Et quoi que vous diſiez, vers un plaiſir ſi doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme en France, opérer des miracles,
Ériger nos Palais en ſalles de ſpectacles ;
Et ce que n'a pu faire encore la raiſon,
Réformer le quadrille en plus d'une maiſon ;
Et nos Marquis chauſſant à l'envi l'eſcarpin,
Repréſenter Hector, Sganarelle & Criſpin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une choſe me fait quelque plaiſir d'avance.
C'eſt le parfait rapport qui, par un cas plaiſant,
Se trouve entre mon rôle & mon état préſent.
Je repréſente un pere auſtere & ſans foibleſſe,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeuneſſe.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton,
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils, s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous ſeconde.
Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

M. FRANCALEU, *appelant ſes valets.*

Holà, hée !
Que l'on aille chercher Monſieur de l'Empirée.
(*A Monſieur Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer ſi-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choſes imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues ;
Car c'eſt l'eſprit du rôle, & vous vous ſouvenez
Que vous vous trouvez, vous, & ce fils, nez à nez,
L'inſtant précis qu'il ſort, ou d'une Académie,
Ou de quelqu'autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;
Et qu'à cette rencontre, un ſilence fâcheux
Exprime une ſurpriſe égale entre vous deux ;
C'eſt un coup de Théâtre admirable, & j'eſpere...

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre pere.
Il fait ſon rôle ; allons, concertez-vous un peu,

Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(*A Monsieur Baliveau, voyant son profond étonnement.*)

Comment diable! à merveille! à miracle! courage!
On ne sauroit jouer mieux que vous du visage.

(*A Damis.*)

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens, qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

C'est que lorsqu'on répete, un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un.

(*A Damis.*)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être;
Prenez, prenez leçon: car voilà votre maître.

(*Frappant sur l'épaule de Baliveau.*)

Bravo, bravo, bravo!

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous! Mon cher oncle est des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint.

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, & ne plaisantons point.
Le hasard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris.
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom: Monsieur de l'Empirée?
Sied-il dans ton état d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes vous & moi membres de Comédie;
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité,
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.

Je suis un fils....

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous un pere....

M. BALIVEAU.

Hé oui, bourreau ! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere,
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu ? que t'ont servi mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance.
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu,
(Pour parler ton jargon,) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh ! malheureux, crois-moi ; fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, & fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise ;
Qui te distingue, & non qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité :
Tel enfin le Barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le Barreau !

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve & le pupille,
C'est-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire & le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

DAMIS.

Ce mêlange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, & rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfere un beau laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poëte ?
De ce dernier la gloire est durable & complette,
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
SCARRON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme ;
L'encre de la chicane & sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence & les loix.
Que des traces du monstre on purge la tribune !
J'y monte ; & mes talens voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si-tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire ;
Et primer dans un art, plus au-dessous du Droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
Le vice impunément, dans le siecle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il pour un esprit, solide & généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mere ou marâtre,
C'en est fait ; pour Barreau, je choisis le Théâtre ;
Pour Client, la vertu ; pour Lois, la vérité ;

Et pour Juge, mon ſiecle & la poſtérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton eſpoir & tes vues.
A ces beaux ſentimens les dignités ſont dues.
La moitié de mon bien remiſe en ton pouvoir,
Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire aſſeoir.
Ton eſprit généreux, ſi la vertu t'es chere,
Si tu prends à la cauſe un intérêt ſincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais ſi d'un ſi beau droit l'abus eſt trop facile,
L'eſprit eſt généreux, mais le cœur eſt fragile.
Qu'un Juge incorruptible eſt un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite eſt ſans doute éminent.
Mais preſque tout conſiſte au mépris de la vie.
Et de ſervir ſon Roi la glorieuſe envie,
L'eſpérance, l'exemple, un je ne ſais quel prix,
L'horreur du mépris même, inſpire ce mépris.
Mais avoir à braver le ſourire ou les larmes
D'une ſolliciteuſe aimable & ſous les armes!
Tout ſenſible, tout homme enfin que vous ſoyez,
Sans oſer être ému, la voir preſqu'à vos pieds!
Juſqu'à la cruauté pouſſer le Stoïciſme!
Je ne me ſens point fait pour un tel héroïſme.
De tous nos Magiſtrats la vertu me confond:
Et je ne conçois pas comment ces Meſſieurs ſont.
Ma vertu donc ſe borne au mépris des richeſſes;
A chanter des héros de toutes les eſpeces;
A ſauver, s'il ſe peut, par mes travaux conſtans,
Et leurs noms & le mien, des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquieme luſtre,
Sans avoir publié rien qui me rende illuſtre:
On m'ignore; & je rampe encor, à l'âge heureux,
Où CORNEILLE & RACINE étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Et dis-moi, miſérable!
A de ſi grands eſprits te crois-tu comparable;
Et ne ſais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais.

DAMIS.

Hé bien! voyons le rang que le deſtin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne ſont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moiſſonnoient à leur aiſe, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il eſt vrai, preſque tout ce qu'on penſe.
Leurs écrits ſont des vols qu'ils nous ont fait d'avance;
Mais le remede eſt ſimple: il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et tariſſant la ſource, où puiſe un beau délire,
A la poſtérité ne laiſſons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi;
Malheur aux Écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Vas! malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte
A qui veut s'égarer, la carriere eſt ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.

Mais ne crois pas que prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Vas subir du public les jugemens fantasques!
D'une cabale aveugle, essuyer les bourrasques!
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va, des Auteurs sans nom, grossir la foule obscure,
Egayer la satyre, & servir de pâture
A je ne sai quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans, sur les quais sont semés!
Déjà dans les caffés, tes projets se répandent.
Le parodiste oisif & les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu, sur leur scene avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort de Pygmée?
L'Olimpe voit en paix fumer le mont Æthna.
Zoïle, contre Homere, en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encor au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin!
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siecles futurs, ta sottise en appelle:
Que de ton vivant même on admire tes vers,
Tremble! & vois sous tes pas mille abymes ouverts.
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra, sur ton compte, un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs! Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages!

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit y brille.
La mere en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon,
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la Scene aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce,
Je suis un malheureux. Mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher avant la fin du jour;
Et peut-être la chance alors tournera t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'Auteur de la piece nouvelle
Que ce soir, aux François, l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

M. BALIVEA

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,

Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime;
Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'anonyme;
Pour goûter du succès des plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.
(*A part.*) A demain, scélérat! si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS, *seul.*

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La Scene est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs; voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complettes.
Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! j'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pieces commencées,
Caracteres, portraits, maximes & pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains;
Mais j'ai regret sur-tout à mon Épithalame.
Hélas! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflame,
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois, du même enfant, pourra-t-elle accoucher?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH, Monsieur! secourez les Muses attristées!
Mes tablettes là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi, cherchons-les, aidons-nous!

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE.

Brisons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! un ami la propose !
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause ?

DORANTE.

Et fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore...

DORANTE.

Quoi ! Monsieur ? que Lucile est celle que j'adore ?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains....

DORANTE.

Vous m'avez insulté : c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la Belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe ;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe :
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs ;
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot !

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Mais cette Epithalame....

DORANTE.

Ou partez tout-à-l'heure,
Ou, toute à l'heure il faut que l'un ou l'autre meure.

DAMIS.

Quelle vivacité ! quand nous nous entendrons,
Ni je ne partirai, ni nous ne nous battrons...

DORANTE.

Pour un homme poussé, vous voilà d'un grand phlegme.

DAMIS.

C'est que je me souviens de certain apothegme,
Qui dit...

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même, un mot eût pu vous rendre.
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons !

SCENE X.

Mr. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras, & ne le lâchant plus.*

EH! venez donc, Monſieur, depuis une heure,
Je vous cherche par-tout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monſieur ?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre eſprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous deſirez, dit-on, ce petit ſacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

M. FRANCALEU.

C'eſt Liſette.

DORANTE, *à Damis.*

C'eſt vous qu'elle veut ſervir.

M. FRANCALEU.

Lui?
Il voudroit qu'on fût ſourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'eſt moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, & je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien; l'envie! Oui; c'eſt un envieux
Qui voudroit ſur lui ſeul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, eſt là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas à Damis.*

Vous oſez m'atteſter ?

DAMIS, *bas à Dorante.*

Je ſonge à votre amour.
Songez, ſi vous voulez à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant aſſurer du contraire.

DAMIS.

Liſez; & qu'il admire: il ne ſauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper, mais....

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monſieur
A beſoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de ſa poche.*

Ah! quelle humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie!
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laiſſent en repos.

DAMIS, *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, ſongez à diſparoître.
Je vous attends. (*Il s'en va.*)

M. FRANCALEU.

Vous n'en vouiez pas être ?

DORANTE, *à Damis,*

Je ne vous quitte point.

DAMIS

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi :
J'aime, & c'est un état où l'on n'est guere à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après.*

Par la même raison.....

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

Laissez, laissez de grace!
Il en veut à ma fille ; & je serois charmé,
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu, qu'il vous aime, & vous & vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi seul, le fruit de tant de veilles?

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, & plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment.

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt, satisfait doublement.

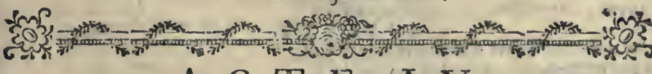
(*Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes ; Dorante s'évade, & Monsieur Francaleu continue sans s'en appercevoir.*)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la piece. (*Il déroule son cahier, & lit.*)
La mort de BUCEPHALE.

(*Se retournant, & ne trouvant plus Dorante.*)

Où diable est-il? Comment!
On me fuit? Oh, parb'eu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme ; & s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape ;
Et bénévole ou non, dût-il rester debout,
L'Auditeur entendra ma piece jusqu'au bout.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe & une coiffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche en regardant derriere elle d'un air inquiet.*

A Quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse?
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voilà bien sot !

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel ? qu'est-ce ? quoi ? quand ? qui ? l'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Hé bien Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vu de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi l'un vaut l'autre ; & sur-tout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main ;
Nous entrons dans le parc ; il nous guette, il pétille,
Il se glisse, il nous suit le long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, & disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe.
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste & jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'espece atrabilaire,
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh ! parbleu ! ce n'est pas le foible de mon Maître ;
Au contraire, il se livre aux gens sans les connoître ;
Et présume assez bien de soi-même & d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit on pas ; telles gens, tel patron ;
Et dès que je le sers, peut-il être poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon Maître ne dit mot ; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité ;
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui, j'ai de sa conquête honoré ta maîtresse :
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas :
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle :
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallele.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre tous je protege Dorante.

MONDOR.

Gageons, que malgré toi, mon maître le supplante.
Car étant né Poëte, au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime & l'estime.
Du pere de Dorante il n'est pas moins l'intime ;
Et je porte un billet, à ce pere adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable ;
Prends de mes almanachs, & tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat,
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue ; & c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même ils se sont entretenus long-temps.
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contens ;
Lorsque, dans cet esprit, soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Qui coulera ton maître à fond, dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte & sa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit pere & fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Telle gloire le peut couronner.... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil, & mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derriere.*

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.

Vous souffrez qu'il vous parle., & je défends cela :
Tout net ! entendez-vous, ma fille !

LISETTE, *se tournant, & faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

M. FRANCALEU.

Ha !

C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, je tiens parole.
Lui ressemblai je assez ? jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du pere s'y trompe ; & je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.
Cependant, vas chercher ta maîtresse, & l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune, & ce qui se prépare,
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui n'écoutant priere, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garand ;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse ;
Et sans le temps, les pas, & les soins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce-là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au procès ;
Et conclue avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere ?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur ; il a son caractere.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens ;
Ce n'est qu'un étourdi ; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée ; esprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole ;

Qui me choque, en un mot, & qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma piece, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux que l'on joue,
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon homme, avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble? excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle?
Hem! comme sa surprise a paru naturelle?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne, plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au Ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état;
Et passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres, ni moi.
Un Poëte, à la Cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités, il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile:
Ou, si, vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, & Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu;

Un libertin qui s'eſt attiré ſa diſgrace,
En ne faiſant rien moins que ce qu'on veut qu'il faſſe.

DAMIS, *vivement.*

Oh! je le ſervirai, ſi ce n'eſt que cela!
Et mon peu de crédit ira bien juſques-là.

M. FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laiſſez; parbleu! j'admire ma ſottiſe!

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Je m'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi!

M. FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce ſoir il aura mon billet;
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laiſſez-moi faire! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh, non!

DAMIS.

Que direz vous, pourtant,
Si votre homme ce ſoir, ce ſoir même eſt content?

M. FRANCALEU.

Ce ſoir! ah! ſur ce pié, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous ſuffire.

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monſieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute, & j'ai raiſon. L'oncle me fait pitié;
Et tout mauvais ſujet mérite inimitié.
Tenez! j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous: cela fait plaiſir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez, & vous ſuivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou ſera la cauſe;
Auſſi l'ordre du Roi, pour le bien de la choſe,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel, chez qui l'on ſaura qu'il eſt ſoir & matin.
Vous riez! mais je parle en pere de famille.

SCENE V.

Mr. FRANCALEU, LISETTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi! la piece....

LISETTE.

Eſt au croc, une ſeconde fois.

M. FRANCALEU.

Fauté d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'eſt bien une autre hiſtoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Déſertion totale?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce ſoir on y joue une piece nouvelle,
Dont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en ſuis!

LISETTE.

L'heure preſſe; & tous ont décampé,
Comptant ſe retrouver ici pour le ſoupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette bruſque ſortie?
Comme s'ils n'euſſent pu remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non! Le ſort d'une piece eſt-il en notre main?
Nous en voyons mourir du ſoir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, ſongeons donc à les ſuivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la piece que vous.
D'ailleurs, ce qui ſe vient de conclure entre nous,
De ſoins très-ſérieux, remplira ma ſoirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monſieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à Monſieur Baliveau,
Qui dans l'art du Théâtre étant encor nouveau,
Ne ſera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus eſt, ſon neveu l'occupe & le déſole;
Et la piece nouvelle eſt un amuſement,
Qui pourra le lui faire oublier un moment. (*Il s'en va.*)

DAMIS, *à part.*

Ouidà, c'eſt bien s'y prendre.

SCENE VI.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE, *à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la Scene précédente.*

UN peu de hardieſſe!
Cet homme-ci, je crois, eſt l'Auteur de la piece!
Faiſons qu'il ſe trahiſſe; il en eſt un moyen.
(*Haut.*) Vous riſquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monſieur raiſonnoit juſte; & votre attente eſt vaine;
Car la piece eſt mauvaiſe; & ſa chûte eſt certaine.

DAMIS.

Certaine.

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que me mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin.

LISETTE.

Ne croit pas que sa piece aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture ?

LISETTE.

Sur ce que hier, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! l'Auteur ! hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours.....

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe ! oh ! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard, de nous & de nos vers.
Et pour, ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela fuit ses foyers, sa ville, ses Provinces,
Ses intrigues de Cour, son cabinet des Princes ;
Pese ou regle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur ; tout est à sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :
Et l'événement seul toujours le contredit.
(*A Lisette.*)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'Auteur ?

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est vous-même
Qui venez de tout dire, & de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois, & je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.
(*Elle veut s'en aller.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette !

LISETTE.

Hé bien ?

DAMIS.

De grace... Étourdi que je suis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien ! en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

(Dorante paroît ici au fond du Théâtre, d'où il lès voit & les écoute.)

DAMIS, *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde. *(Il sort.)*

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, appercevant Dorante, tourne brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend, le voilà furieux ;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile, à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir,
Quelle étoit la promesse, & quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre ;
C'est que cette promesse & si douce & si tendre,
Reçue à la même heure, & presqu'au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame ; adieu ! ne vous flattez jamais,
Que je vous aye aimée, autant que je vous hais !

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie ;
Car il va revenir.

(Elle s'assied au-devant & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, en se cachant le visage de son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, & sans avancer.*

Monstre de perfidie !
A votre âge ! passer, sans pudeur, sans égard,
Des mains de la nature, à ce comble de l'art :
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé presqu'au point de le plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi, d'un vain espoir, y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes ;
Dorante ! ou je fléchis mon pere ! ou de mes jours,
A l'asyle où j'étois, je consacre le cours !
Quels étoient vos desseins ? répondez-moi, cruelle ?
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs & n'en veut perdre aucun ?
Ce reproche fut-il le seul que j'eusse à faire !
Mais, hélas, malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.

C'eſt pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
Et quand vous me diſiez que j'en étois la cauſe,
Quand vous me promettiez plus que l'amour même oſe,
C'eſt que de votre amant vous protégiez les jours ;
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole ! on ne l'a tantôt que différée ;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;
J'attaquois de nouveau le traître, en arrivant,
Si je n'euſſe voulu jouir auparavant
De la confuſion qui vous ferme la bouche !
Que ma plainte à préſent vous révolte ou vous touche !
Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé !
Vous ne me reverrez, que mort, ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*
Dorante !

DORANTE.
Je m'arrête au cri de l'infidelle :
Elle tremble, il eſt vrai ; mais pour qui tremble-t-elle ?
N'importe, je l'adore : écoutons-là. Parlez.
(*Il revient & reſte à quelque diſtance d'elle.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le paſſé ſur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un ſeul mot n'a qu'à vous échapper,
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah, Lucile ! ai-je pu ſi-tôt perdre le vôtre ?
Vous me haïſſez !

LISETTE, *avec une voix enfantine & dolente.*
Non.

DORANTE.
Vous en aimez un autre !

LISETTE.
Hé non !

DORANTE.
Vous m'aimez donc ?

LISETTE.
Oui.

DORANTE.
M'y fierai-je ?

LISETTE.
Hélas !

DORANTE.
Hé bien ! je n'en veux plus douter : ne ſais-je pas
Que l'infidélité, ſur-tout dans la jeuneſſe,
Souvent eſt moins un crime, au fond, qu'une foibleſſe,
Qui peut ſervir enſuite à vous en détourner,
Lorſque la nôtre va juſqu'à vous pardonner.
(*Il s'approche enfin d'elle tout tranſporté.*)
Je vous pardonne donc, & même vous excuſe ;
Liſette eſt contre moi ; Liſette vous abuſe ;
Ce ſont ici des coups qu'elle ſeule a conduits :
C'eſt elle qui me met dans l'état où je ſuis.

LISETTE, *ſans mettre bas encore l'éventail.*)
Il eſt vrai.

DORANTE, *ſe jetant à ſes genoux & lui prenant une main.*
C'eſt aſſez ! mon ame eſt ſatisfaite.

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du Théâtre.*
Veillai-je, ou non ? Dorante aux genoux de Liſette !

LISETTE, *baiſſant l'éventail & ſe levant.*
Lui-même ! & qui me fait fort joliment ſa cour.

(*A Dorante.*)
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte ;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trompiez ?

DORANTE.

Je croyois, en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ! Dorante, après mille & mille assurances
Qui tout-à l'heure encor passoient vos espérances,
Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours ?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que, sur ce ton, vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise, après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre !
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre :
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon, qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse ;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez-tôt repenti.

DORANTE.

Écoutons-nous, de grace ! encore un coup, Madame,
Bien loin, qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme ;
Croyez, si j'eusse pu ne pas m'en alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Je viens, je vois, j'entends...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture !
Juste sujet, pour moi, de crainte & de rupture !
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix ;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante & soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise !
Lisette, je t'ai crue, & toi seule, tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE, *à Lisette.*

Eh ! ne m'accable pas.
Tu sais mon innocence ; appaise mes alarmes.
Lucile ! retenez ces précieuses larmes !
C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;
C'est lui qui toutefois, pour moi, doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême !

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime ;
De votre propre Idille, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, & que je cede au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime :
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins ; mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous !

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi ?....

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement.
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux & se taire !
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû,
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, & je ne la suis plus ;
Et je sens que sans vous je la serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix & le bonheur ;
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Treve de beaux discours ! il est temps que j'y pense.
De par Monsieur, expresse & nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous, rentrez, Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encor en nous quittant ;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Desapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ;
Et sur-tout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue ; à présent il peut lire :
Je l'écoute. Où plutôt sans cela, je l'admire ;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre & des pauvres Auteurs.
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses ;
Et se faisant un jeu de la chûte des pieces.

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? oui, vraiment, j'en connois.

LISETTE.

Courez les ameûter, pour aller aux François,
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La piece est de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller.

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah ! j'en serois d'avis ! faites le scrupuleux !
Damis ne l'est pas tant, lui ; car à votre pere,
Il a de votre amour écrit tout le mystere ;
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? & sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une piece tombée ; il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête :
S'il le voit triompher ; c'est fait, rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille, & croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir ! & des transes pareilles,
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCENE X.

LISETTE, *seule.*

Ah, ah ! Monsieur l'Auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manege ; & votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe.
Un bon coup de sifflet va vous être lâché,
Et vous savez alors quel est notre marché.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma piece, auparavant, me sembloit des meilleures:
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts;
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
Delà plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée; une loge endormie;
Le reste, de fatigue & d'ennui harassé;
Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé;
Le Théâtre distrait, le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur,
Font naître également le trouble & la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je seche. Je me meurs. Quel métier! j'y renonce!
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis;
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis!
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe;
Car enfin, c'en est fait, je péris si je tombe.
Où me cacher? où fuir? & par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle Egide opposer aux traits de la satire?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable Auteur, qu'on viendroit de flétrir?

(*Il se tait quelque temps, & se promene à grand pas comme un homme extrêmement agité.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule empoisonnant son cours;
Abrege, en moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

HÉ bien! une autrefois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? j'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher!
Voilà pourtant, voilà la nouveauté.... flambée!

DAMIS, *comme un homme bien soulagé.*

(*à part.*) (*Haut.*)
Et mon sort décidé! je respire. Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat.

DAMIS.

Tout-à-plat!

M. BALIVEAU.

Oh! tout-à-plat.

DAMIS.

Tant pis:
C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée & resifflée !

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit ; j'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance ;
Car jamais le public n'eût moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une Piece en effet,
Au tintamarre affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.
La piece étoit vendue aux siffleurs aguerris
De tous les étourneaux des caffés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim ! des nuées !
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix,
J'ai trouvé....

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé... telle rime...
(*A Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.*)
Oui, telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire ;
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux, & leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux-mêmes à venir l'admirer.
Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage !
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers,
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en Poëte, en héros, en grand homme !
(*A Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait ; ce trait-là vous assomme ?
Vive les grands esprits pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.
(*A Damis.*)
N'est-ce pas, mon confrere ?

SCENE III.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le tire à part.*

HÉ bien ?

MONDOR, *bas & d'un air consterné.*

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sai, je sai. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre, & laissant vers & prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. BALIVEAU.

OUI, changeons de propos & laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! un Nocher !
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !
Plaît-il ; vous l'entendiez ?

M. BALIVEAU.

Moi ; non ; j'avois en tête
La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Les Grands-Seigneurs déjà se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promesse,
Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la piece.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une piece ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis : c'est moi qui le promets ;
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez ! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! tranquillisez-vous ! Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir !
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et tenez son retour va vous tirer de peine :
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il ?

M. FRANCALEU.

Êtes-vous ſourd ? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monſieur de l'Empirée ?

M. FRANCALEU.

Et qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ? c'eſt lui,
Dont le zele, pour moi ſollicite aujourd'hui !

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître :
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre Enfant prodigue :
Il a ſur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme ſi c'eût été la ſienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc ?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges !

M. FRANCALEU.

Monſieur le Capitoul vous avez des vertiges !

M. BALIVEAU.

Eh ! c'eſt vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez... Je ſuis le moins ſenſé des trois.
Serviteur !

M. FRANCALEU.

Mais encor ! entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on ſavoir quelle mouche vous pique ?
Quoi ? lorſque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non ! nous ne tenons rien ;
Puiſqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes ſi ſenſible,
Eſt le pendart à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Eſt-il poſſible ?

M. BALIVEAU.

Le voilà ! Maintenant ſoyez émerveillé
Du jeu de la ſurpriſe où j'ai tantôt brillé.
Si j'euſſe vu le diable, elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A préſent je demande,
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon ſtudieux, de probité, d'eſprit ;
Beau feu judiciaire ; en qui tout ſe raſſemble ;
Un phénix, un tréſor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous reſſemble !
Allez, vous méritez cette apoſtrophe-là.
De bonne foi, ſied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour moriginer la jeuneſſe étourdie,
Que par vous-même, au mal, elle ſoit enhardie ?
Et que l'écervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adverſaire, en vous, trouve un appui ?
Il verſifiera donc ? le beau genre de vie !

Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits & des grands !...
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher.
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui ! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la société véritables frélons,
Chacun les y méprise, & craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien ! l'œuvre est très-méritoire !

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi, qu'un ouvrage d'éclat,
Ennoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guere
Les honneurs, en ce siecle, accueillir la misere :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Dégrade quelquefois, mais jamais n'ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les especes.
On fait, comme on l'entend, quand on a vos richesses :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif & la faim.
Et d'un œil satisfait, on veut que je le voie ?
Soit ; à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse ! Il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête,
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite :
Votre chagrin me touche autant que son mérite ;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je ?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre ;
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
Holà, quelqu'un ! vous-même en jugerez ainsi.
(*A son valet.*)
Que l'on cherche Lucile, & qu'elle vienne ici.
(*A part.*)
Aussi-bien elle hésite, & rien ne se décide.
(*à M. Baliveau.*)
Qu'est-ce ? vous mollissez ? votre front se déride ?
Vous paroissez ému ?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !

Un procédé si noble est-il imaginable ?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons ;
Et sur le train des mœurs du siecle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis, de ce côté, se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, Monsieur, une autrefois encore
Vous serez à la Cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soit, de contenter Monsieur.

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
Qui signale, à tel point, son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'ai sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(*Voyant Damis interdit.*)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre ;
Car de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle....

M. FRANCALEU.

Hé bien !

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ha !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire ;
Qui tout-à-l'heure étoit, un phénix, un trésor !
Hé bien ! de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
Va ! maudit soit l'instant, où mon malheureux frere
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton pere.

SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets :
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais, vous-même à ma place, en auriez fait autant ;
Car je vous ai surpris louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même :
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment ! la connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui : du moins son esprit;
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est là, que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entr'elle & moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit ? Quoi !.... C'est.... la Muse originale
Qui, de ses impromptus, tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair ?

DAMIS.

Hé oui !

M. FRANCALEU.

Meriadec, de Kersic... de Quimper...

DAMIS.

En Bretagne ! elle-même ! Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt ;
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

O ! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez ;
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur !. qu'insinue un pareil verbiage ?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous avez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

M. FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot ! & vous verrez que non.

DAMIS.

Rien ! rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

M. FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser.
A m'épouser, vous dis-je ! Oui, moi ! moi ! c'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, & le seul nom fait tout.
Oh ça, laissons donc-là ce burlesque hymenée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à nous dédommager
De la faute où ce jeu vient de nous engager.
Je vous fais perdre un oncle, & je dois vous le rendre.
Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelqu'estime ?

DAMIS, *bas.*

Ah ! Lisette la suit ; malheur à l'anonyme !

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venez ça. Vous voyez devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens ! C'est où je vous arrête...

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise !

LISETTE.

Apprénez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine ! tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir ?

DAMIS, *bas à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment, & pour cause.

M. FRANCALEU.

Va-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose,

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre....

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Maintenant, elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon, je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu; mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma premiere estime;
Loin delà, votre chûte est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon pere...

DAMIS.

Permettez belle & jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, Monsieur, vous-même de parler.
Mon pere, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un pere, je le sai, l'autorité suprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais, de ce droit, jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse:
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré;
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere.
Mon devoir le veut donc ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

Au fait. (*Bas.*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous;
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi ! quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre :
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore : & de moi, près de vous secondé...
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévere !
Hé bien ! j'ai mérité toute votre colere !
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts.
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non ! vous n'userez pas de tout votre pouvoir ;
Mon pere ! accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue.
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue !
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le Ciel m'y rendre insensible à jamais !

M. FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle ;
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle !

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur, ayez pitié d'elle & de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
Laissez-là ma fortune & ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel ! qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine !

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de M. Francaleu.*

ECOUTEZ-MOI ; Monsieur ! ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.
Prononcez, & souffrez cependant que j'espere.
Un malheureux procès vous brouille avec mon pere.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres !
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres !
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir !

(A Damis.)

D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire,
Qui croit d'avoir ici disposé tout pour toi ;
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colere.

J'ai véritablement écrit à votre pere,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, & peut lire tout haut.

M. FRANCALEU, *lit.*

Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
Par son médiateur il est des mieux servis ;
Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile,
Et je défere à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu.
Celui de Monsieur Francaleu
Puisse-t-il s'obtenir de même !
Parlez, pressez, priez ; je desire à l'excès
Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès ;
Et que le don d'un fils qu'un tel ami protege,
Entre votre hôte & moi renouvelle à jamais
La vieille amitié du College.

METROPHILE.

(*A Dorante.*)

Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous ;
Aimez donc bien Lucile, & soyez son époux.

DORANTE.

(*Baisant la lettre*) (*A Lucile.*)

Ah, Monsieur ! ô mon pere ! Enfin je vous possede.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cede.

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre.

DAMIS.

Non ; mais en termes honnêtes ;
Amoureux & François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un furieux ! qui plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa piece.

DAMIS.

Quoi !... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé ! J'ai fait vôtre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues ;
Et veux, après-demain vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non ! j'appelle en Auteur soumis, mais peu craintif ;
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES ! tenez-moi lieu de fortune & d'amours.

FIN.

